

OMAR KHAYYÂM

P S Z Y G W Y R
Q T A Z H X Z S
R U B A İ Y A T
S V C B J Z B U
T W D C K A C V

TRADUITS PAR

FRANZ TOUSSAINT

artyuiop

OMAR KHAYYÂM

RUBAÏYAT

TRADUITS PAR

FRANZ TOUSSAINT

Biographie et bibliographie d'Omar Khayyâm

Omar Khayyâm (18 mai 1048 à Nichapur en Perse (actuel Iran) – 4 décembre 1131) est un écrivain et savant persan. On trouve son nom orthographié Omar Khayam dans les traductions d'Armand Robin (1958) ou de M. F. Farzaneh et Jean Malaplate (dans l'édition critique de Sadegh Hedayat, Corti, 1993). Sa date de naissance est supposée. Ses poèmes sont principalement écrits en persan alors que ses traités scientifiques le sont en arabe.

Biographie

La vie de Khayyâm est entourée de mystère, et la rareté des sources disponibles empêche de la retracer avec précision. Des chercheurs pensent généralement qu'Omar Khayyâm est né dans une famille d'artisans de Nichapur (le nom de Khayyâm suggère que son père était fabricant de tentes). Il a passé son enfance dans la ville de Balhi, où il étudie sous la direction du cheik Mohammad Mansuri, un des savants les plus célèbres de son temps. Dans sa jeunesse, Omar Khayyâm étudie aussi sous la direction de l'imam Mowaffak de Nishapur, considéré comme le meilleur professeur du Khorassan.

En 1074, il est invité par le sultan seldjoukide Mālikshāh Jalāl al-Dīn à Ispahan pour entreprendre la réforme du calendrier solaire à laquelle il consacra cinq années, et organiser des observations astronomiques. À la mort de Mālikshāh, il tombe en disgrâce. Il est possible que certains de ses poèmes non orthodoxes en soient la cause. Pour couper court à tout soupçon, il entreprend alors un pèlerinage à la Mecque. On le retrouve plus tard à Merv alors capitale de l'empire des Seldjoukides. Il finit ensuite ses jours à Nishapur.

Nom de Khayyâm

Si on le déchiffre avec le système *abjad*, le résultat donne al-Ghaqi, le *dissipateur de biens*, expression qui dans la terminologie soufie est attribuée à « celui qui distribue ou ignore les biens du monde constituant un fardeau dans le voyage qu'il entreprend sur le sentier soufi » (Omar Ali-Shah).

« Khayyâm, qui cousait les tentes de l'intelligence,

Dans une forge de souffrances tomba, subitement brûla ;

Des ciseaux coupèrent les attaches de la tente de sa vie ;

Le brocanteur de destins le mit en vente contre du vent¹. »

Mathématicien et astronome

Omar Khayyâm est considéré comme « l'un des grands mathématiciens du Moyen Âge. » Mais ses travaux algébriques ne furent connus en Europe qu'au XIX^e siècle.

On lui doit deux traités importants dans l'histoire des mathématiques.

Dans son *Risāla fī'l-barāhīn ʿala masā'il al-jabr wa'l-muqābala* (Démonstrations de problèmes d'algèbre) écrit en 1070 à Samarcande et dédié à son protecteur le juge Abu Tahir, al-Khayyâm entreprend une classification des équations de degré trois avec leurs racines positives. Il

¹ Omar Khayyâm (trad. Armand Robin), *Rubayat, Poésie/Gallimard*

échoue dans sa tentative de résoudre ces équations par radicaux mais il décrit le moyen d'obtenir ces racines à l'aide d'intersection de coniques (cercles, hyperboles équilatères, paraboles). Il démontre que les équations cubiques peuvent avoir plus d'une racine. Il fait état aussi d'équations ayant deux solutions, mais n'en trouve pas à trois solutions.

Son deuxième traité *Sharh. mā ashkala min mus.ādarāt kitāb Uqlīdis* (Commentaires sur les difficultés de certains postulats du livre d'Euclide) écrit en 1077 à Ispahan offre une réflexion sur l'axiome des parallèles. Son raisonnement s'appuie sur un quadrilatère dont les deux angles de base sont droits, et les côtés latéraux de même longueur. Le but est de démontrer que les deux autres angles ne sont ni aigus ni obtus. Ce même quadrilatère sera repris plusieurs siècles plus tard par le mathématicien Giovanni Girolamo Saccheri. On trouve également dans ce traité des réflexions sur les fractions.

À ces deux ouvrages, on peut ajouter un *Traité sur la division d'un quart de cercle* dans lequel al-Khayyâm détermine la valeur approchée d'une racine d'une équation cubique et un traité *Problème d'arithmétique* cité par ses successeurs et qui devait contenir des méthodes de calculs approchés de racines nièmes.

Directeur de l'observatoire d'Ispahan en 1074, il réforme, à la demande du sultan Malik Shah, le calendrier persan (la réforme est connue sous le nom de réforme jelaléenne). Il construit des tables astronomiques connues sous le nom de *Zidj-e Malikshahi*. Il introduit à la manière du calendrier julien une année bissextile et mesure la longueur de l'année comme étant de 365,242 198 581 56 jours. Or la longueur de l'année change à la sixième décimale pendant une vie humaine. L'estimation

djéjaléenne se montrera plus exacte que la grégorienne créée cinq siècles plus tard, bien que leur résultat pratique soit exactement le même, une année devant comporter un nombre entier de jours. À la fin du XIX^e siècle, l'année (tropicque) dure 365,242 196 jours. En l'an 2000, l'année tropique dure 365,242 190 517 jours (au sens du BIPM).

Dans le domaine de la physique, al-Khayyâm s'est intéressé au problème de la balance et de la détermination de la composition des alliages (*Fī ikhtiyāl ma'rifa miqdāray al-dhahab wa'l-fid.d.a fī jism murakkab minhumā* — Sur l'art de déterminer la quantité d'or et d'argent dans un corps constitué de ces deux matières et *Fī'l-qustās. al-mustaqīm* - Sur la balance). Ses traités seront repris par son élève à Merv, al-Khazini, (*Fī'l-qustās.al-mustaqīm* Le livre de la balance de la sagesse).

Al-Khayam a également écrit un traité sur les divisions de gammes musicales.

Poète et philosophe

Ses poèmes sont appelés « rubaiyat », ce qui signifie « quatrains ». Les quatrains de Khayyâm, souvent cités en Occident pour leur scepticisme, recèleraient, selon Idries Shah, des "perles mystiques", faisant de Khayyâm un soufi. Il aurait prôné *l'ivresse de Dieu*, et se disait infidèle mais croyant. Au-delà du premier degré hédoniste, les quatrains auraient donc selon ce commentateur une dimension mystique.

Dans la pratique, si l'on s'en tient au texte, Khayyâm se montre bel et bien fort critique vis-à-vis des religieux — et de la religion — de son temps. Quant au vin dont la

mention revient fréquemment dans ses quatrains, le contexte où il se place constamment (agréable compagnie de jeunes femmes ou d'échansons, refus de poursuivre la recherche de cette connaissance que Khayyâm a jadis tant aimée) ne lui laisse guère de latitude pour être allégorique.

On ne peut donc que constater l'existence de ces deux *points de vue*.

Notoriété universelle et image ambigüe

Des agnostiques occidentaux voient en lui un de leurs frères né trop tôt, tandis que certains musulmans perçoivent plutôt chez lui un symbolisme ésotérique, rattaché au soufisme.

Khayyâm indiquerait, comme le fera Djalâl ad-Dîn Rûmî plus tard, que l'homme sur le chemin de Dieu n'a pas besoin de lieu dédié pour vénérer celui-ci, et que la fréquentation des sanctuaires religieux n'est ni une garantie du contact avec Dieu, ni un indicateur du respect d'une discipline intérieure.

L'actuelle république islamique d'Iran ne nie pas les positions de Khayyâm, mais a fait paraître au début des années 1980 une liste officielle des quatrains qu'elle considèrerait comme authentiques (comme pour les *Pensées* de Pascal, leur nombre et leur numérotation diffèrent selon les compilateurs).

La vision d'un Khayyâm ésotériste n'est pas partagée par ceux qui voient en lui surtout un hédoniste tolérant et sceptique. En effet, si certains (*voir la traduction de J. B. Nicolas*) assimilent dans ses poèmes le vin à une sorte de manne céleste, d'autres comme Sadegh Hedayat considèrent plutôt le poète comme un chantre de la

liberté individuelle, qui refuse de trancher sur des mystères lui semblant hors de portée de l'homme. Son appréciation simple des plaisirs terrestres après la quadruple déception de la religion (quatrains 25, 76, 141), des hommes (quatrains 8, 18, 33) de la science (quatrains 26 à 30, 77, 81) et de la condition humaine elle-même (quatrains 32, 67, 107, 120, 170) n'exclut aucune hypothèse (quatrains 1, 23 à 25, 52)².

Si chacune des deux interprétations est controversée par les tenants de l'autre, elles ne s'excluent cependant pas nécessairement : Khayyâm présente *sans ordre et sans méthode*, pour reprendre une expression de Montaigne dans la préface des *Essais* — donc sans stratégie visant à convaincre — ses espoirs, ses doutes et ses découragements dans ce qui semble un effort de vérité humaine. C'est peut-être une des raisons du succès mondial des quatrains.

Controverses autour des manuscrits et des traductions

La diversité des manuscrits et le problème de leur authenticité, ainsi que la nécessité de connaître la langue et la civilisation perses du onzième siècle montrent les difficultés d'une traduction. Marguerite Yourcenar dit à ce propos : « *Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière. Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pierres authentiques* ». Armand Robin dresse une liste de ces *pierres* dans *Ce qu'en 1958 on peut savoir sur les « quatrains » d'Omar Khayam* lors de sa traduction (cf. Bibliographie).

² Les numéros se réfèrent à la traduction de Franz Toussaint

Manuscrit de 1460 de la "Bodleian Library" d'Oxford, soit 158 quatrains traduits, en anglais par FitzGerald (1859), en français par Charles Grolleau (1909). Une centaine de ces quatrains sont incertains.

Manuscrit de 464 quatrains traduits en français par J.-B. Nicolas (1861).

Manuscrit d'Istanbul, 375 quatrains étudiés fin XIX^e début XX^e siècle

Manuscrit de Lucknow, 845 quatrains étudiés fin XIX^e début XX^e siècle

Manuscrit de 1259 dit de "Chester-Beatty", du scribe Mohammed al Qâwim de Nichapour, 172 quatrains traduits en français par Vincent Monteil (1983).

Manuscrit de 1207 dit de "Cambridge", acheté en 1950. Anthologie de 250 quatrains traduits par Arthur John Arberry (1952, il avait expertisé le manuscrit "Chester-Beatty").

Manuscrit de 1153 découvert "dans une immense bibliothèque familiale", 111 quatrains traduits en anglais par Omar Ali-Shah "de langue maternelle persane, soufi..." (1964).

Traductions et interprétations.

Le fait que les *rubaiyat* soient un recueil de quatrains — qui peuvent être sélectionnés et réarrangés arbitrairement et suggérer ainsi telle interprétation ou telle autre — a mené à des versions qui diffèrent grandement. J.-B. Nicolas a pris le parti de dire que Khayyâm se considère clairement comme un soufi. D'autres y ont vu des signes de mysticisme, ou même d'athéisme, et d'autres au contraire le signe d'un Islam

dévot et orthodoxe. FitzGerald a donné au Rubaiyat une atmosphère fataliste, mais s'il est dit qu'il a adouci l'impact du nihilisme de Khayyâm et de ses préoccupations de la mort et du caractère transitoire de toutes choses. La question de savoir si Khayyâm était pour ou contre la consommation de vin est elle-même controversée, celle-ci et l'ivresse qui en découle ayant un sens métaphorique dans le soufisme.

Dans la nouvelle traduction que Jean-Yves Lacroix, dans *Le cure-dent*, fait des quatrains "Rubaiyat", qualifiés de "serpent venimeux pour la loi divine", par le chroniqueur al-Qifti, Khayyâm écrit : "Tout le monde sait que je n'ai jamais murmuré la moindre prière", et ailleurs ceci : "Referme ton Coran. Pense librement et regarde librement le ciel et la terre."

Les quatrains de Khayyâm font l'objet de quelques controverses de traduction ainsi que d'éditions. En Europe, FitzGerald et Toussaint sont les références les plus courantes. Il est cependant difficile, comme dans toute traduction poétique, de rendre *tout* le sens original des vers. Le sens mystique de cette poésie peut échapper au non-spécialiste. Quant à FitzGerald, il combine parfois des quatrains distincts pour rendre possible une rime (Toussaint, mécontent de la traduction de FitzGerald, préfère une prose à laquelle il donne un *souffle* poétique).

Le contenu original du recueil de quatrains de Kayyâm est aussi soumis à de vastes débats. En effet, la tradition attribue plus de 1000 quatrains à Khayyâm ; alors que la plupart des chercheurs ne lui en attribuent avec certitude que 50, avec environ 200 autres quatrains soumis à controverse. Chez Toussaint et FitzGerald, le nombre est de 170.

Le gouvernement iranien a fait paraître dans les années 1980 la liste des 179 quatrains qu'il reconnaît officiellement.

Découverte d'Omar Khayyâm en Occident suite aux traductions d'Edward FitzGerald

Ce fut la traduction anglaise d'Edward FitzGerald qui fit connaître au grand public, en 1859, l'œuvre poétique de Khayyâm et qui sert de référence aux traductions dans beaucoup d'autres langues.

FitzGerald dut effectuer un choix parmi les mille poèmes attribués à Khayyâm par la tradition, car le genre littéraire qu'il avait inauguré avait connu un tel succès que l'on employait le terme générique *khayyâm* pour désigner toute lamentation désabusée sur la condition humaine. FitzGerald établit quatre éditions des quatrains comprenant entre 75 et 110 quatrains. Étonnamment, c'est encore souvent une des compilations établies par FitzGerald qui sert de référence à une grande partie des autres traductions.

Les traductions de FitzGerald sont encore très discutées, notamment dans ce qui concerne leur authenticité, FitzGerald ayant profité de ces traductions pour réécrire totalement des passages hors de l'esprit du poète original, comme la plupart des traducteurs de l'époque le faisaient.

Traduction du persan en français de l'orientaliste Franz Toussaint

L'orientaliste français Franz Toussaint préféra effectuer une nouvelle traduction à partir du texte original persan plutôt qu'à partir de l'anglais, avec le parti-pris de ne pas chercher à traduire les quatrains en

quatrains, mais dans une prose poétique qu'il estimait plus fidèle. Sa traduction française, composée de 170 quatrains, a été contestée par les uns, défendue par d'autres avec vigueur. Aujourd'hui, après la disparition des *Éditions d'art Henri Piazza* qui l'ont largement diffusée entre 1924 et 1979, cette traduction fait elle-même l'objet de traductions dans d'autres langues. Toussaint, décédé en 1955, n'a pas été témoin de ce succès.

[source Wikipédia](#)

Biographie et bibliographie Franz Toussaint

Franz Toussaint, né le 3 octobre 1879 à Toulouse et mort le 5 décembre 1955 à Saint-Jean-de-Luz, est un écrivain et orientaliste français, également scénariste, auteur de nombreuses traductions de l'arabe et du persan, du sanskrit et du japonais. Sa traduction la plus connue, elle-même adaptée dans plusieurs autres langues, est celle des *Rubaiyat* d'Omar Khayyâm.

Biographie

Fils de Frenzt Ernest Alexis Baron Toussaint, capitaine au 143^e régiment d'infanterie de ligne, et de Marie Élise Caroline de Naiscandau, Frenzt Ernest Henry, dit Franz Toussaint, passe son enfance à Albi et fait ses études au lycée de Toulouse où il a pour professeur Jules Marsan. Il séjourne avec sa famille à Lyon, puis fait son service militaire au Soudan. Vers 1910, il s'installe à Paris où il se lance dans la carrière littéraire et se lie d'amitié avec Ambroise Vollard, Jean Jaurès et Jean Giraudoux.

Marié une première fois avec Emma Marguerite Millet le 6 mars 1914, il se remarie le 7 juillet 1925 avec Adelaïde Etelca Braggiotti.

Nombre de ses œuvres ont été éditées ou rééditées par les soins de Henri Piazza et somptueusement illustrées. Franz Toussaint est aussi l'auteur de scénarios de films muets, dont un qu'il filma lui-même (avec Marco de Gastyne), *Inch'Allah* en 1922. Ses poèmes orientaux ont plusieurs fois été mis en musique.

Traductions, adaptations et imitations

Saadi : Gulistan ou Le Jardin des roses, Paris, Arthème Fayard, 1904

Le Jardin des caresses. Traduit de l'arabe, Paris, Henri Piazza, 1911

Saadi : Le Jardin des fruits. Traduit du persan, Mercure de France, Paris, 1913

Le Tapis de jasmins. Traduit du persan, Ferreyrol, Paris, 1918

Le Cantique des cantiques, Éditions de la Sirène, Paris, 1919

La Flûte de jade, traduit du chinois, L'Édition d'Art Henri Piazza, Paris, 1920

Rééditions : *La Flûte de jade*, traduit du chinois, L'Édition d'Art Henri Piazza, Paris, 1922, 1926, 1933, 1942, 1947, 1957, 1958

Sakountalâ, d'après l'œuvre indienne de Kalidasa, Édition d'art Henri Piazza, Paris, 1922

La Sultane Daoulah. Illustrations de A.-H. Thomas, Mornay, Paris, 1923

Réédition : *La Sultane de l'amour*, A. Delpeuch, Paris, 1927

Rubaiyat de Omar Khayyâm. Traduits du persan, L'édition d'art Henri Piazza, Paris, 1924

Les Pins chantent, quatre nô. Ornaments de J. Vergély, R. Kieffer, Paris, 1925

Réédition : *La Princesse de la lune, quatre nô japonais*, Jules Tallandier, Paris, 1929

Le Printemps meurtri. Illustrations de Dušan Jahnovič, Éditions du Monde moderne, Paris, 1926

Les Sept étendards, Kharma, Paris, 1926

Le Râmâyana. Traduit du sanscrit, G. Briffaut, Paris, 1927

L'Amour fardé. Traduit du sanscrit, Paris, 1927 D'après l'Amarushataka, recueil de poèmes lyriques indiens (vers le viie siècle)

Le Voyage du Khalife, conte des « Mille et un Jours », Jules Tallandier, Paris, 1927

Saâdi : Le Jardin des roses et des fruits. Traduit du persan, avec une préface de la Comtesse de Noailles et orné de compositions dessinées et gravées par André Deslignères, C. Aveline, Paris, 1927

Grains de poivre. Illustrations de Janine Aghion, A. Delpeuch, Paris, 1927

Jamais, conte du vieil Islam, Éditions de la Nouvelle revue critique, Paris, 1927

Les Colombes des minarets, anthologie islamique, Éditions du Monde moderne, Paris, 1928

Le Livre d'amour de la Perse, La Cité des livres, Paris, 1929

Le Livre de l'éternité, La Cité des livres, Paris, 1929

Chants d'amour et de guerre de l'Islam, ouvrage enrichi de douze compositions en couleurs par Antoine de Roux, Robert Laffont, Marseille, 1942

La Légende de Tristan et Iseut, Henri Piazza, Paris, 1942

Le Philosophe débauché, Nagel, Paris, 1946

Le Koran, Henri Piazza, Paris, 1949

Le Lys brisé, Henri Piazza, Paris, 1952

Scénarios

La Sultane de l'amour, film muet réalisé par René Le Somptier et Charles Burguet, avec France Dhélia dans le rôle de la sultane Daoulah, 1918.

Tristan et Iseut (en collaboration avec Jean-Louis Bouquet), film muet réalisé par Maurice Mariaud, 1920.

Inch'Allah, film muet coréalisé par **Franz Toussaint** et Marco de Gastyne, tourné au Maroc en 1922.

Autres

La Prophétie, 2 actes, Paris, Théâtre de l'Œuvre, 8 octobre 1904

Gina Laura, Calmann-Lévy, Paris, 1912

Réédition : *La Petite fille à l'accordéon*. Roman, A. Michel, Paris, 1936

Moi, le mort, Albin Michel, Paris, 1930 Roman d'aventures coloniales adapté au cinéma par le réalisateur Marc Didier en 1933

Zorka, A. Michel, Paris, 1931 Roman exotique

Sentiments distingués, Robert Laffont, Paris, 1945 Autobiographie rédigée sous forme de nouvelles

« Une histoire étonnante », dans *Les œuvres libres*, Nouvelle Série, n° 11 (237), Librairie Arthème Fayard, Paris, 1946, pp. 189–220 Nouvelle orientale

Napoléon I^{er} : écrits philosophiques et politiques
(préface du prince Napoléon), Delmas, Bordeaux, 1947

Giraudoux et Giraudoux, Audin, Lyon, 1948Recueil de souvenirs

Lénine inconnu, Éditions universelles, Paris, 1952

Jaurès intime, Privat, Toulouse, 1952

[Source Wikipédia](#)

Rubaiyat

de Omar KHAYYÂM.

Traduits du persan par

Franz TOUSSAINT,

L'édition d'art Henri Piazza, Paris, 1924

I

Tout le monde sait que je n'ai jamais murmuré la moindre prière. Tout le monde sait aussi que je n'ai jamais essayé de dissimuler mes défauts. J'ignore s'il existe une Justice et une Miséricorde... Cependant, j'ai confiance, car j'ai toujours été sincère.

II

Que vaut-il mieux ? S'asseoir dans une taverne, puis faire son examen de conscience, ou se prosterner dans une mosquée, l'âme close ? Je ne me préoccupe pas de savoir si nous avons un Maître et ce qu'il fera de moi, le cas échéant.

III

Considère avec indulgence les hommes qui s'enivrent. Dis-toi que tu as d'autres défauts. Si tu veux connaître la paix, la sérénité, penche-toi sur les déshérités de la vie, sur les humbles qui gémissent dans l'infortune, et tu te trouveras heureux.

IV

Fais en sorte que ton prochain n'ait pas à souffrir de ta sagesse. Domine-toi toujours. Ne t'abandonne jamais à la colère. Si tu veux t'acheminer vers la paix définitive, souris au Destin qui te frappe, et ne frappe personne.

V

Puisque tu ignores ce que te réserve demain, efforce-toi d'être heureux aujourd'hui. Prends une urne de vin, va t'asseoir au clair de lune, et bois, en te disant que la lune te cherchera peut-être vainement, demain.

VI

Le Koran, ce Livre suprême, les hommes le lisent quelquefois, mais, qui s'en délecte chaque jour ? Sur le bord de toutes les coupes pleines de vin est ciselée une secrète maxime de sagesse que nous sommes bien obligés de savourer.

VII

Notre trésor ? Le vin. Notre palais ? La taverne. Nos compagnes fidèles ? La soif et l'ivresse. Nous ignorons l'inquiétude, car nous savons que nos âmes, nos cœurs, nos coupes et nos robes maculées n'ont rien à craindre de la poussière, de l'eau et du feu.

VIII

En ce monde, contente-toi d'avoir peu d'amis. Ne cherche pas à rendre durable la sympathie que tu peux éprouver pour quelqu'un. Avant de prendre la main d'un homme, demande-toi si elle ne te frappera pas, un jour.

IX

Autrefois, ce vase était un pauvre amant qui gémissait de l'indifférence d'une femme. L'anse, au col du vase... son bras qui entourait le cou de la bien aimée !

X

Qu'il est vil, ce cœur qui ne sait pas aimer, qui ne peut s'enivrer d'amour ! Si tu n'aimes pas, comment peux-tu apprécier l'aveuglante lumière du soleil et la douce clarté de la lune ?

XI

Toute ma jeunesse refléurit aujourd'hui ! Du vin ! Du vin ! Que ses flammes m'embrasent ! ... Du vin ! N'importe lequel... Je ne suis pas difficile. Le meilleur, croyez bien, je le trouverai amer, comme la vie !

XII

Tu sais que tu n'as aucun pouvoir sur ta destinée. Pourquoi l'incertitude du lendemain te cause-t-elle de l'anxiété ? Si tu es un sage, profite du moment actuel. L'avenir ? Que t'apportera-t-il ?

XIII

Voici la saison ineffable, la saison de l'espérance, la saison où les âmes impatientes de s'épanouir recherchent les solitudes parfumées. Chaque fleur, est-ce la main blanche de Moïse ? Chaque brise, est-ce l'haleine de Jésus ?

XIV

Il ne marche pas fermement sur la Route, l'homme qui n'a pas cueilli le fruit de la Vérité. S'il a pu le ravir à l'arbre de la Science, il sait que les jours écoulés et les jours à venir ne diffèrent en rien du premier jour décevant de la Création.

XV

Au delà de la Terre, au delà de l'Infini, je cherchais à voir le Ciel et l'Enfer. Une voix solennelle m'a dit: « Le Ciel et l'Enfer sont en toi. »

XVI

Rien ne m'intéresse plus. Lève-toi, pour me verser du vin ! Ce soir, ta bouche est la plus belle rose de l'univers... Du vin ! Qu'il soit vermeil comme tes joues, et que mes remords soient aussi légers que tes boucles !

XVII

La brise du printemps rafraîchit le visage des roses. Dans l'ombre bleue du jardin, elle caresse aussi le visage de ma bien aimée. Malgré le bonheur que nous avons eu, j'oublie notre passé. La douceur d'Aujourd'hui est si impérieuse !

XVIII

Longtemps encore, chercherai-je à combler de pierres l'Océan ? Je n'ai que mépris pour les libertins et les dévots. Khayyâm, qui peut affirmer que tu iras au Ciel ou dans l'Enfer ? D'abord, qu'entendons-nous par ces mots ? Connais-tu un voyageur qui ait visité ces contrées singulières ?

XIX

Buveur, urne immense, j'ignore qui t'a façonné ! Je sais, seulement, que tu es capable de contenir trois mesures de vin, et que la Mort te brisera, un jour. Alors, je me demanderai plus longtemps pourquoi tu as été créé, pourquoi tu as été heureux et pourquoi tu n'es que poussière.

XX

Aussi rapides que l'eau du fleuve ou le vent du désert, nos jours s'enfuient. Deux jours, cependant, me laissent indifférent: celui qui est parti hier et celui qui arrivera demain.

XXI

Quand suis-je né ? Quand mourrai-je ? Aucun homme ne peut évoquer le jour de sa naissance et désigner celui de sa mort. Viens, ma souple bien-aimée ! Je veux demander à l'ivresse de me faire oublier que nous ne saurons jamais.

XXII

Khayyâm, qui cousait les tentes de la Sagesse, tomba dans le brasier de la Douleur et fut réduit en cendre. L'ange Azraël a coupé les cordes de sa tente. La Mort a vendu sa gloire pour une chanson.

XXIII

Pourquoi t'affliges-tu, Khayyâm, d'avoir commis tant de fautes ! Ta tristesse est inutile. Après la mort, il y a le néant ou la Miséricorde.

XXIV

Dans les monastères, les synagogues et les mosquées se réfugient les faibles que l'Enfer épouvante. L'homme qui connaît la grandeur d'Allah ne sème pas dans son cœur les mauvaises graines de la terreur et de l'imploration.

XXV

Au printemps, je vais quelquefois m'asseoir à la lisière d'un champ fleuri. Lorsqu'une belle jeune fille m'apporte une coupe de vin, je ne pense guère à mon salut. Si j'avais cette préoccupation, je vaudrais moins qu'un chien.

XXVI

Le vaste monde: un grain de poussière dans l'espace. Toute la science des hommes: des mots. Les peuples, les bêtes et les fleurs des sept climats: des ombres. Le résultat de ta méditation perpétuelle: rien.

XXVII

Admettons que tu aies résolu l'énigme de la création. Quel est ton destin ? Admettons que tu aies pu dépouiller de toutes ses robes la Vérité. Quel est ton destin ? Admettons que tu aies vécu cent ans, heureux, et que tu vives cent ans encore. Quel est ton destin ?

XXVIII

Pénètre-toi bien de ceci: un jour, ton âme tombera de ton corps, et tu seras poussé derrière le voile qui flotte entre l'univers et l'inconnaissable. En attendant, sois heureux ! Tu ne sais pas d'où tu viens. Tu ne sais pas où tu vas.

XXIX

Les savants et les sages les plus illustres ont cheminé dans les ténèbres de l'ignorance. Pourtant, ils étaient les flambeaux de leur époque. Ce qu'ils ont fait ? Ils ont prononcé quelques phrases confuses, et ils se sont endormis.

XXX

Mon cœur m'a dit: « Je veux savoir, je veux connaître ! Instruis-moi, Khayyâm, toi qui as tant travaillé ! » J'ai prononcé la première lettre de l'alphabet, et mon cœur m'a dit: « Maintenant, je sais. Un est le premier chiffre du nombre qui ne finit pas...

XXXI

Personne ne peut comprendre ce qui est mystérieux. Personne n'est capable de voir ce qui se cache sous les apparences. Toutes nos demeures sont provisoires, sauf notre dernière: la terre. Bois du vin ! Trêve de discours superflus !

XXXII

La vie n'est qu'un jeu monotone où tu es sûr de gagner deux lots: la douleur et la mort. Heureux, l'enfant qui a expiré le jour de sa naissance ! Plus heureux, celui qui n'est pas venu au monde !

XXXIII

Ne cherche aucun ami dans cette foire que tu traverses. Ne cherche pas, non plus, un abri sûr. D'une âme ferme, accueille la douleur, et ne songe pas à te procurer un remède que tu ne trouveras pas. Dans l'infortune, souris. Ne demande à personne de te sourire. Tu perdrais ton temps.

XXXIV

La Roue tourne, insoucieuse des calculs des savants.
Renonce à t'efforcer vainement de dénombrer les astres.
Médite plutôt sur cette certitude: tu dois mourir, tu ne
rêveras plus, et les vers de la tombe ou les chiens errants
dévoreront ton cadavre.

XXXV

J'avais sommeil. La Sagesse me dit: « Les roses du
Bonheur ne parfument jamais le sommeil. Au lieu de
t'abandonner à ce frère de la Mort, bois du vin. Tu as
l'éternité pour dormir. »

XXXVI

Le créateur de l'univers et des étoiles s'est vraiment
surpassé lorsqu'il a créé la douleur ! Lèvres pareilles au
rubis, chevelures embaumées, combien êtes-vous dans la
terre ?

XXXVII

Je ne peux apercevoir le Ciel. J'ai trop de larmes dans les yeux ! Les brasiers de l'Enfer ne sont qu'une infime étincelle, si je les compare aux flammes qui me dévorent. Le Paradis, pour moi, c'est un instant de paix.

XXXVIII

Sommeil sur la terre. Sommeil sous la terre. Sur la terre, sous la terre, des corps étendus. Néant partout. Désert du néant. Des hommes arrivent. D'autres s'en vont.

XXXIX

Vieux monde que traverse, au galop, le cheval blanc et noir du Jour et de la Nuit, tu es le triste palais où cent Djemchids ont rêvé de gloire, où cent Bahrâms ont rêvé d'amour, et se sont réveillés en pleurant.

XL

Le vent du sud a flétri la rose dont le rossignol chantait les louanges. Faut-il pleurer sur elle ou sur nous ? Quand la Mort aura flétri nos joues, d'autres roses s'épanouiront.

XLI

Oublie que tu devais être récompensé hier et que tu ne l'as pas été. Sois heureux. Ne regrette rien. N'attends rien. Ce qui doit t'arriver est écrit dans le Livre que feuillette, au hasard, le vent de l'Éternité.

XLII

Lorsque j'entends disserter sur les joies réservées aux Élus, je me contente de dire: « Je n'ai confiance que dans le vin. De l'argent comptant, et non des promesses ! Le bruit des tambours ne plait qu'à distance... »

XLIII

Bois du vin ! Tu recevras de la vie éternelle. Le vin est le seul philtre qui puisse te rendre ta jeunesse. Divine saison des roses, du vin et des amis sincères ! Jouis de cet instant fugitif qu'est la vie.

XLIV

BOIS du vin, car tu dormiras longtemps sous la terre, sans ami, sans femme. Je te confie un secret: les tulipes fanées ne refleurissent pas.

XLV

Tout bas, l'argile disait au potier qui la pétrissait:
« Considère que j'ai été comme toi... Ne me brutalise pas ! »

XLVI

Potier, si tu es perspicace, garde-toi de meurtrir la glaise dont fut pétri Adam ! Je vois sur ton tour la main de Fériidoun, le cœur de Khosrou... Qu'as-tu fait !

XLVII

Le coquelicot puise sa pourpre dans le sang d'un empereur enseveli. La Colette naît du grain de beauté qui étoilait le visage d'un adolescent.

XLVIII

Depuis des myriades de siècles, il y a des aurores et des crépuscules. Depuis des myriades de siècles, les astres font leur ronde. Foule la terre avec précaution, car cette petite motte que tu vas écraser était peut-être l'œil alanguie d'un adolescent.

XLIX

Ce narcisse qui tremble au bord du ruisseau, ses racines sortent peut-être des lèvres décomposées d'une femme. Que tes pas effleurent légèrement le gazon ! Dis-toi qu'il a germé dans les cendres de beaux visages qui avaient l'éclat des tulipes rouges.

L

J'AI vu, hier, un potier qui était assis devant son tour. Il modelait les anses et les flancs de ses urnes. Il pétrissait des crânes de sultans et des mains de mendiants.

LI

Le bien et le mal se disputent l'avantage, ici-bas. Le Ciel n'est pas responsable du bonheur ou du malheur que le destin nous apporte. Ne remercie pas le Ciel ou ne l'accuse pas... Il est indifférent à tes joies comme à tes peines.

LII

Si tu as greffé sur ton cœur la rose de l'Amour, ta vie n'a pas été inutile, ou bien si tu as cherché à entendre la voix d'Allah, ou bien encore si tu as brandi ta coupe en souriant au plaisir.

LIII

Prudence, voyageur ! La route où tu marches est dangereuse. Le glaive du Destin est très affilé. Si tu vois des amandes douces, ne les cueille pas. Il y a du poison.

LIV

Un jardin, une jeune fille onduleuse, une urne de vin, mon désir et mon amertume: voilà mon Paradis et mon Enfer. Mais, qui a parcouru le Ciel et l'Enfer ?

LV

Toi, dont la joue humilie l'égantine, toi, dont le visage ressemble à celui d'une idole chinoise, sais-tu que ton regard velouté a rendu le roi de Babylone pareil au fou du jeu d'échecs qui recule devant la reine ?

LVI

La vie s'écoule. Que reste-t-il de Bagdad et de Balk ? Le moindre heurt est fatal à la rose trop épanouie. Bois du vin, et contemple la lune en évoquant les civilisations qu'elle a vues s'éteindre.

LVII

Écoute ce que la Sagesse te répète toute la journée:
« La vie est brève. Tu n'as rien de commun avec les plantes qui repoussent après avoir été coupées. »

LVIII

Les rhéteurs et les savants silencieux sont morts sans avoir pu s'entendre sur l'être et le non-être. Ignorants, mes frères, continuons de savourer le jus de la grappe, et laissons ces grands hommes se régaler de raisins secs.

LIX

Ma naissance n'apporta pas le moindre profit à l'univers. Ma mort ne diminuera ni son immensité ni sa splendeur. Personne n'a jamais pu m'expliquer pourquoi je suis venu, pourquoi je partirai.

LX

Nous tomberons sur le chemin de l'Amour. Le Destin nous piétinera. Ô jeune fille, ô ma coupe enchantresse, lève-toi et donne-moi tes lèvres, en attendant que je sois poussière !

LXI

Du bonheur, nous ne connaissons que le nom. Notre plus vieil ami est le vin nouveau. Du regard et de la main, caresse notre seul bien qui ne soit pas décevant: l'urne pleine du sang de la vigne.

LXII

Le palais de Bahrâm est maintenant le refuge des gazelles. Les lions rôdent dans ses jardins où chantaient des musiciennes. Bahrâm, qui capturait les onagres sauvages, dort maintenant sous un tertre où broutent des ânes.

LXIII

Ne cherche pas le bonheur. La vie est aussi brève qu'un soupir. La poussière de Djemchid et de Kaï-Kobad tournoie dans le poudroisement vermeil que tu contemples. L'univers est un mirage. La vie est un songe.

LXIV

Va t'asseoir, et bois ! Tu jouiras d'un bonheur que Mahmoud n'a jamais connu. Écoute les mélodies qu'exhalent les luths des amants: ce sont les vrais psaumes de David. Ne plonge ni dans le passé ni dans l'avenir. Que ta pensée ne dépasse pas le moment ! C'est le secret de la paix.

LXV

Les hommes bornés ou orgueilleux établissent une différence entre l'âme et le corps. Moi, je n'affirme qu'une chose: le vin détruit nos soucis et nous donne la quiétude parfaite.

LXVI

Quelle énigme, ces astres qui bondissent dans l'espace ! Khayyâm, tiens solidement la corde de la Sagesse. Prends garde au vertige qui fait tomber, autour de toi, tes compagnons !

LXVII

Je ne crains pas la mort. Je préfère cet inéluctable à l'autre qui me fut imposé lors de ma naissance. Qu'est-ce que la vie ? Un bien qui m'a été confié malgré moi et que je rendrai avec indifférence.

LXVIII

La vie passe, rapide caravane ! Arrête ta monture et cherche à être heureux. Jeune fille, pourquoi t'attristes-tu ? Verse-moi du vin ! La nuit va bientôt venir...

LXIX

J'entends dire que les amants du vin seront damnés. Il n'y a pas de vérités, mais il y a des mensonges évidents. Si les amants du vin et de l'amour vont en Enfer, le Paradis doit être vide.

LXX

Je suis vieux. Ma passion pour toi me mène à la tombe, car je ne cesse de remplir de vin de dattes cette grande coupe. Ma passion pour toi a eu raison de ma raison. Et le Temps effeuille sans pitié la belle rose que j'avais...

LXXI

Tu peux m'obséder, visage d'un autre bonheur ! Vous pouvez moduler vos incantations, voix amoureuses ! Je regarde ce que j'ai choisi et j'écoute ce qui m'a déjà bercé. On me dit: « Allah te pardonnera » . Je refuse ce pardon que je ne demande pas.

LXXII

Un peu de pain, un peu d'eau fraîche, l'ombre d'un arbre, et tes yeux ! Aucun sultan n'est plus heureux que moi. Aucun mendiant n'est plus triste.

LXXIII

Pourquoi tant de douceur, de tendresse, au début de notre amour ? Pourquoi tant de caresses, tant de délices, après ? Maintenant, ton seul plaisir est de déchirer mon cœur... Pourquoi ?

LXXIV

Quand mon âme pure et la tienne auront quitté notre corps, on placera une brique sous notre tête. Et, un jour, un briquetier pétrira tes cendres et les miennes.

LXXV

Du vin ! Mon cœur malade veut ce remède ! Du vin, au parfum musqué ! Du vin, couleur de rose ! Du vin pour éteindre l'incendie de ma tristesse ! Du vin, et ton luth aux cordes de soie, ma bien aimée !

LXXVI

On parle du Créateur... Il n'aurait donc formé les êtres que pour les détruire ! Parce qu'ils sont laids ? Qui en est responsable ? Parce qu'ils sont beaux ? Je ne comprends plus...

LXXVII

Tous les hommes voudraient cheminer sur la route de la Connaissance. Cette route, les uns la cherchent, d'autres affirment qu'ils l'ont trouvée. Mais, un jour, une voix criera: « Il n'y a ni route ni sentier ! »

LXXVIII

Dédié aux flammes de l'aurore le vin de ta coupe pareille à la tulipe printanière ! Dédié au sourire d'un adolescent le vin de ta coupe pareille à sa bouche ! Bois, et oublie que le poing de la Douleur te renversera bientôt.

LXXIX

Du vin ! Du vin, en torrent ! Qu'il bondisse dans mes veines ! Qu'il bouillonne dans ma tête ! Des coupes... Ne parle plus ! Tout n'est que mensonge. Des coupes... Vite ! J'ai déjà vieilli...

LXXX

Une telle odeur de vin émanera de ma tombe, que les passants en seront enivrés. Une telle sérénité entourera ma tombe, que les amants ne pourront s'en éloigner.

LXXXI

Dans le tourbillon de la vie, seuls sont heureux les hommes qui se croient savants et ceux qui ne cherchent pas à s'instruire. Je suis allé me pencher sur tous les secrets de l'univers, et j'ai regagné ma solitude en enviant les aveugles que je rencontrais.

LXXXII

On me dit: « Ne bois plus, Khayyâm ! » Je réponds:
« Quand j'ai bu, j'entends ce que disent les roses, les
tulipes et les jasmins. J'entends, même, ce que ne peut
me dire ma bien-aimée. »

LXXXIII

À quoi réfléchis-tu, mon ami ? Tu penses à tes
ancêtres ? Ils sont poussière dans la poussière. Tu penses
à leurs mérites ? Regarde-moi sourire. Prends cette urne
et buvons en écoutant sans inquiétude le grand silence de
l'univers.

LXXXIV

L'aurore a comblé de roses la coupe du ciel. Dans l'air
de cristal s'égoutte le chant du dernier rossignol. L'odeur
du vin est plus légère. Dire qu'en ce moment des insensés
rêvent de gloire, d'honneurs ! Que ta chevelure est
soyeuse, ma bien-aimée !

LXXXV

Ami, ne fais aucun projet pour demain. Sais-tu, seulement, si tu pourras achever la phrase que tu vas commencer ? Demain, nous serons peut-être loin de ce caravansérail, et déjà pareils à ceux qui ont disparu, il y a sept mille ans.

LXXXVI

Ô rétiaire des cœurs, prends une urne et une coupe ! Allons nous asseoir au bord du ruisseau. Svelte adolescent au clair visage, je te contemple et je songe à l'urne et à la coupe que tu seras, un jour.

LXXXVII

Il y a longtemps que ma jeunesse est allée rejoindre tout ce qui est mort. Printemps de ma vie, tu es maintenant où sont les printemps passés. Ô ma jeunesse, tu es partie sans que je m'en aperçoive ! Tu es partie comme s'abolit, chaque jour, la douceur du printemps.

LXXXVIII

Ouvre-toi, mon frère, à tous les parfums, à toutes les couleurs, à toutes les musiques. Caresse toutes les femmes. Redis-toi que la vie est brève et que tu reviendras bientôt à la terre, serais-tu l'eau de Zemzem ou de Selsebil.

LXXXIX

Aspirer ici-bas à la paix: folie. Croire au repos éternel: folie. Après ta mort, ton sommeil sera bref, et tu renaîtras, dans une touffe d'herbe qui sera piétinée ou dans une fleur que le soleil flétrira.

XC

Je me demande ce que je possède vraiment. Je me demande ce qui subsistera de moi après ma mort. Notre vie est brève comme un incendie. Flamme que le passant oublie, cendres que le vent disperse: un homme a vécu.

XCII

Conviction et doute, erreur et vérité, ne sont que des mots aussi vides qu'une bulle d'air. Irisée ou terne, cette bulle est l'image de ta vie.

XCII

À la puissance de Kaï-Kaous, à la gloire de Kai-Kobad, aux richesses du Khorassan, je préfère une urne de vin. J'estime l'amant qui gémit de bonheur, et je méprise l'hypocrite qui murmure une prière.

XCIII

Écoute ce grand secret. Quand la première aurore illumina le monde, Adam n'était déjà qu'une douloureuse créature qui appelait la nuit, qui appelait la Mort.

XCIV

La lune du Ramazan vient d'apparaître. Demain, le soleil baignera une ville silencieuse. Les vins dormiront dans les urnes et les jeunes filles dans l'ombre des bosquets.

XCV

Je n'ai pas demandé de vivre. Je m'efforce d'accueillir sans étonnement et sans colère tout ce que la vie m'apporte. Je partirai sans avoir questionné personne sur mon étrange séjour sur cette terre.

XCVI

Ne laisse pas de cueillir tous les fruits de la vie. Cours vers tous les festins et choisis les plus grandes coupes. Ne crois pas qu'Allah tient compte de nos vices ou de nos vertus. Garde-toi de négliger ce qui peut te rendre heureux.

XCVII

Nuit. Silence. Immobilité d'une branche et de ma pensée. Une rose, image de ta splendeur éphémère, vient de laisser tomber un de ses pétales. Où es-tu, en ce moment, toi qui m'as tendu la coupe et que j'appelle encore ? Sans doute, aucune rose ne s'effeuille près de celui que tu désaltères là-bas, et tu es privée du bonheur amer dont je sais t'enivrer.

XCVIII

Si tu savais comme je m'intéresse peu aux quatre éléments de la nature et aux cinq facultés de l'homme ! Certains philosophes grecs, dis-tu, pouvaient proposer cent énigmes à leurs auditeurs ? Mon indifférence là-dessus est totale. Apporte du vin, joue du luth et que ses modulations me rappellent celles de la brise, qui passe comme nous !

XCIX

Quand l'ombre de la Mort s'allongera vers moi, quand la gerbe de mes jours sera liée, je vous appellerai, et vous m'emporterez, ô mes amis ! Lorsque je serai devenu poussière, vous façonnerez, avec mes cendres, une urne que vous remplirez de vin. Peut-être, alors, me verrez-vous revivre.

C

Je ne me préoccupe pas de savoir où je pourrais acheter le manteau de la Ruse et du Mensonge, mais je suis toujours à la recherche de bon vin. Ma chevelure est blanche. J'ai soixante-dix ans. Je saisis l'occasion d'être heureux aujourd'hui, car, demain, je n'en aurai peut-être plus la force.

CI

Que sont devenus tous nos amis ? La Mort les a-t-elle renversés et piétinés ? Que sont devenus tous nos amis ? J'entends encore leurs chansons dans la taverne... Sont-ils morts, ou sont-ils ivres d'avoir vécu ?

CII

Quand je ne serai plus, il n'y aura plus de roses, de cyprès, de lèvres rouges et de vin parfumé. Il n'y aura plus d'aubes et de crépuscules, de joies et de peines. L'univers n'existera plus, puisque sa réalité dépend de notre pensée.

CIII

Voici la seule vérité. Nous sommes les pions de la mystérieuse partie d'échecs jouée par Allah. Il nous déplace, nous arrête, nous pousse encore, puis nous lance, un à un, dans la boîte du néant.

CIV

La voûte du ciel ressemble à une tasse renversée sous laquelle errent en vain les sages. Que ton amour pour ta bien-aimée soit pareil à celui de l'urne pour la coupe. Vois... Lèvre à lèvre, elles se donnent leur sang.

CV

Les savants ne t'apprendront rien, mais la caresse des longs cils d'une femme te révélera le bonheur. N'oublie pas que tes jours sont comptés et que tu seras bientôt la proie de la terre. Achète du vin, emporte-le à l'écart, puis laisse-le te consoler.

CVI

Il te versera sa chaleur. Il te délivrera des neiges du passé et des brumes de l'avenir. Il t'inondera de lumière. Il brisera tes chaînes de prisonnier.

CVII

Autrefois, quand je fréquentais les mosquées, je n'y prononçais aucune prière, mais j'en revenais riche d'espoir. Je vais toujours m'asseoir dans les mosquées, où l'ombre est propice au sommeil.

CVIII

Sur la Terre, bariolée, chemine quelqu'un qui n'est ni musulman, ni infidèle, ni riche, ni pauvre. Il ne révère ni Allah, ni les lois. Il ne croit pas à la vérité. Il n'affirme jamais rien. Sur la Terre bariolée, quel est cet homme brave et triste ?

CIX

Avant de pouvoir caresser un visage pareil à une rose, que d'épines tu as à retirer de ta chair ! Vois ce peigne. C'était un morceau de bois. Quand on l'a découpé, quel supplice il a subi ! Mais, il a plongé dans la chevelure parfumée d'un adolescent.

CX

Quand la brise du matin entr'ouvre les roses et leur chuchote que les violettes ont déjà déplié leurs robes, seul est digne de vivre celui qui regarde dormir une souple jeune fille, saisit sa coupe, la vide, puis la jette.

CXI

Tu appréhendes ce qui peut t'arriver demain ? Sois confiant, sinon l'infortune ne manquerait pas de justifier tes craintes. Ne t'attache à rien, ne questionne ni livres ni gens, car notre destinée est insondable.

CXII

Seigneur, Ô Seigneur, réponds-nous ! Tu nous as donné des yeux, et tu as permis que la beauté de tes créatures nous éblouisse... Tu nous as donné la faculté d'être heureux, et tu voudrais que nous renoncions à jouir des biens de ce monde ? Mais cela nous est aussi impossible que de renverser une coupe sans répandre le vin qu'elle contient !

CXIII

Dans une taverne, je demandais à un vieux sage de me renseigner sur ceux qui sont partis. Il m'a répondu: « Ils ne reviendront pas. C'est tout ce que je sais. Bois du vin ! »

CXIV

Regarde ! Écoute ! Une rose tremble dans la brise. Un rossignol lui chante un hymne passionné. Un nuage s'est arrêté. Buvons du vin ! Oublions que cette brise effeuillera la rose, emportera le chant du rossignol et ce nuage qui nous donne une ombre si précieuse.

CXV

Cette voûte céleste sous laquelle nous errons, je la compare à une lanterne magique dont le soleil est la lampe. Et le monde est le rideau où passent nos images.

CXVI

Une rose disait: « Je suis la merveille de l'univers. Vraiment, un parfumeur aura-t-il le courage de me faire souffrir ? » Un rossignol chanta: « Un jour de bonheur prépare un an de larmes. »

CXVII

Ce soir ou demain, tu ne seras plus. Il est temps que tu demandes du vin, couleur de rose. Insensé, te compares-tu à un trésor, et crois-tu que des voleurs méditent déjà d'ouvrir ton sépulcre et d'emporter ton cadavre ?

CXVIII

Sultan, ta destinée glorieuse était écrite dans les constellations où flamboie le nom de Khosrou ! Depuis le commencement des âges, ton cheval, aux sabots d'or, bondissait parmi les astres. Quand tu passes, un tourbillon d'étincelles te dérobe à notre vue.

CXIX

L'amour qui ne ravage pas n'est pas l'amour. Un tison répand-il la chaleur d'un brasier ? Nuit et jour, durant toute sa vie, le véritable amant se consume de douleur et de joie.

CXX

Tu peux sonder la nuit qui nous entoure. Tu peux foncer sur cette nuit... Tu n'en sortiras pas. Adam et Ève, qu'il a dû être atroce, votre premier baiser, puisque vous nous avez créés désespérés !

CXXI

Les étoiles laissent tomber leurs pétales d'or. Je me demande pourquoi mon jardin n'en est pas déjà tapissé. Comme le ciel répand ses fleurs sur la terre, je verse dans ma coupe noire du vin rose.

CXXII

Je bois du vin comme la racine du saule boit l'onde claire du torrent. Allah seul est Allah. Allah seul sait tout, dis-tu ? Quand il m'a créé, il savait que je croirais au vin. Si je m'abstenais de boire, la science d'Allah serait en défaut.

CXXIII

Le vin, seul, te délivrera de tes soucis. Le vin, seul, t'empêchera d'hésiter entre les soixante-douze sectes. Ne te détourne pas du magicien qui a le pouvoir de te transporter dans la contrée de l'oubli.

CXXIV

Chaque matin, la rosée accable les tulipes, les jacinthes et les violettes, mais le soleil les délivre de leur brillant fardeau. Chaque matin, mon cœur est plus lourd dans ma poitrine, mais ton regard le délivre de sa tristesse.

CXXV

Si tu veux avoir la magnifique solitude des étoiles et des fleurs, romps avec tous les hommes, avec toutes les femmes. Ne chemine près de personne. Ne te penche sur aucune douleur. Ne participe à aucune fête.

CXXVI

Le vin a la couleur des roses. Le vin n'est peut-être pas le sang de la vigne, mais celui des roses. Cette coupe n'est peut-être pas du cristal, mais de l'azur figé. La nuit n'est peut-être que la paupière du jour.

CXXVII

Le vin procure aux sens une ivresse pareille à celle des Élus. Il nous rend notre jeunesse, il nous rend ce que nous avons perdu et il nous donne ce que nous désirons. Il nous brûle comme un torrent de feu, mais il peut aussi changer notre tristesse en eau rafraîchissante.

CXXVIII

Referme ton Koran. Pense librement, et regarde librement le ciel et la terre. Au pauvre qui passe, donne la moitié de ce que tu possèdes. Pardonne à tous les coupables. Ne contriste personne. Et cache-toi pour sourire.

CXXIX

Que l'homme est faible ! Que le Destin est inéluctable ! Nous faisons des serments que nous ne tenons pas, et notre honte nous est indifférente. Moi-même, j'agis souvent comme un insensé. Mais, j'ai l'excuse d'être ivre d'amour.

CXXX

Homme, puisque ce monde est un mirage, pourquoi te désespères-tu, pourquoi penses-tu sans cesse à ta misérable condition ? Abandonne ton âme à la fantaisie des heures. Ta destinée est écrite. Aucune rature ne la modifiera.

CXXXI

Cette buée autour de cette rose, est-ce une volute de son parfum ou le fragile rempart que la brume lui a laissé ? Ta chevelure sur ton visage, est-ce encore de la nuit que ton regard va dissiper ? Réveille-toi, bien-aimée ! Le soleil dore nos coupes. Buvons !

CXXXII

Prends la résolution de ne plus contempler le ciel. Entoure-toi de belles jeunes filles et caresse-les. Tu hésites ? Tu as encore envie de supplier Allah ? Avant toi, des hommes ont prononcé de ferventes prières. Ils sont partis, et tu ignores si Allah les a entendus.

CXXXIII

L'aurore ! Bonheur et pureté ! Un immense rubis scintille dans chaque coupe. Prends ces deux branches de santal. Transforme celle-ci en luth, et embrase l'autre pour qu'elle nous parfume.

CXXXIV

Las d'interroger vainement les hommes et les livres, j'ai voulu questionner l'urne. J'ai posé mes lèvres sur ses lèvres, et j'ai murmuré: « Quand je serai mort, où irai-je ? » , Elle m'a répondu: « Bois à ma bouche. Bois longtemps. Tu ne reviendras jamais ici-bas. »

CXXXV

Si tu es ivre, Khayyâm, sois heureux. Si tu contemples ta bien-aimée aux joues de rose, sois heureux. Si tu rêves que tu n'existes plus, sois heureux, puisque la mort est le néant.

CXXXVI

Je traversais l'atelier désert d'un potier. Il y avait au moins deux mille urnes, qui parlaient tout bas. Soudain, l'une d'elles cria: « Silence ! Permettez à ce passant d'évoquer les potiers et les acheteurs que nous étions... »

CXXXVII

Vous dites que le vin est le seul baume ? Apportez-moi tout le vin de l'univers ! Mon cœur a tant de blessures... Tout le vin de l'univers, et que mon cœur garde ses blessures !

CXXXVIII

Quelle âme légère, celle du vin ! Potiers, pour cette âme légère, faites aux urnes des parois bien lisses ! Ciseleurs de coupes, arrondissez-les avec amour, afin que cette âme voluptueuse puisse doucement se caresser à de l'azur !

CXXXIX

Ignorant qui te crois savant, je te regarde suffoquer entre l'infni du passé et l'infini de l'avenir. Tu voudrais planter une borne entre ces deux infinis et t'y jucher... Va plutôt t'asseoir sous un arbre, près d'un flacon de vin qui te fera oublier ton impuissance.

CXL

Une autre aurore ! Comme chaque matin, je découvre la splendeur du monde et je m'afflige de ne pouvoir remercier son créateur. Mais, tant de roses me consolent, tant de lèvres s'offrent aux miennes ! Laisse ton luth, ma bien-aimée, puisque les oiseaux se mettent à chanter.

CXLI

Contente-toi de savoir que tout est mystère: la création du monde et la tienne, la destinée du monde et la tienne. Souris à ces mystères comme à un danger que tu mépriserais. Ne crois pas que tu sauras quelque chose quand tu auras franchi la porte de la Mort. Paix à l'homme dans le noir silence de l'Au-Delà !

CXLII

Au milieu de la prairie verte, l'ombre de cet arbre ressemble à une île. Passant, reste où tu es, là-bas ! Entre la route que tu suis et cette ombre qui tourne lentement, il y a peut-être un abîme infranchissable.

CXLIII

Que ferai-je, aujourd'hui ? Irai-je à la taverne ? Irai-je m'asseoir dans un jardin, ou me pencherai-je sur un livre ? Un oiseau passe. Où va-t-il ? Je l'ai déjà perdu de vue. Ivresse d'un oiseau dans l'azur torride ! Mélancolie d'un homme dans l'ombre fraîche d'une mosquée !

CXLIV

Un peu plus de vin, ma bien-aimée ! Tes joues n'ont pas encore l'éclat des roses. Un peu plus de tristesse, Khayyâm ! Ta bien-aimée va te sourire.

CXLV

Notre univers est une tonnelle de roses. Nos visiteurs sont les papillons. Nos musiciens sont les rossignols. Quand il n'y a plus ni roses, ni feuilles, les étoiles sont mes roses et ta chevelure est ma forêt.

CXLVI

Serviteurs, n'apportez pas les lampes puisque mes convives, exténués, se sont endormis. J'y vois suffisamment pour distinguer leur pâleur. Étendus et froids, ils seront ainsi dans la nuit du tombeau. N'apportez pas les lampes, car il n'y a pas d'aube chez les morts.

CXLVII

Quand tu chancelles sous le poids de la douleur, quand tu n'as plus de larmes, pense à la verdure qui miroite après la pluie. Quand la splendeur du jour t'exaspère, quand tu souhaites qu'une nuit définitive s'abatte sur le monde, pense au réveil d'un enfant.

CXLVIII

Je dissimule ma tristesse, puisque les oiseaux blessés se cachent pour mourir. Du vin ! Écoutez mes plaisanteries ! Du vin, des roses, des chants de luth et ton indifférence à ma tristesse, bien-aimée !

CXLIX

Seigneur, tu as placé mille pièges invisibles sur la route que nous suivons, et tu as dit: « Malheur à ceux qui ne les éviteront pas ! » Tu vois tout, tu sais tout. Rien n'arrive sans ta permission. Sommes-nous responsables de nos fautes ? Peux-tu me reprocher ma révolte ?

CL

J'ai beaucoup appris et j'ai beaucoup oublié aussi, volontairement. Dans ma mémoire, chaque chose était à sa place. Par exemple, ce qui était à droite ne pouvait aller à gauche. Je n'ai connu la paix que le jour où j'ai tout rejeté avec mépris. J'avais enfin compris qu'il est impossible d'affirmer ou de nier.

CLI

J'ai eu des maitres éminents. Je me suis réjoui de mes progrès, de mes triomphes. Quand j'évoque le savant que j'étais, je le compare à l'eau qui prend la forme du vase et à la fumée que le vent dissipe.

CLII

Pour le sage, la tristesse et la joie se ressemblent, le bien et le mal aussi. Pour le sage, tout ce qui a commencé doit finir. Alors, demande-toi si tu as raison de te réjouir de ce bonheur qui t'arrive, ou de te désoler de ce malheur que tu n'attendais pas.

CLIII

Puisque notre sort, ici-bas, est de souffrir puis de mourir, ne devons-nous pas souhaiter de rendre le plus tôt possible à la terre notre corps misérable ? Et notre âme, qu'Allah attend pour la juger selon ses mérites, dites-vous ? Je vous répondrai là-dessus, quand j'aurai été renseigné par quelqu'un revenant de chez les morts.

CLIV

Derviche, dépouille-toi de cette robe peinte dont tu es si fier et que tu n'avais pas à ta naissance ! Endosse le manteau de la Pauvreté. Les passants ne te salueront pas, mais tu entendras chanter dans ton cœur tous les séraphins du ciel.

CLV

Ivre ou altéré, je ne cherche qu'à dormir. J'ai renoncé à savoir ce qui est bien, ce qui est mal. Pour moi, le bonheur et la douleur se ressemblent. Quand un bonheur m'arrive, je ne lui accorde qu'une petite place, car je sais qu'une douleur le suit.

CLVI

On ne peut incendier la mer, ni convaincre l'homme que le bonheur est dangereux. Il sait, pourtant, que le moindre choc est fatal à l'urne pleine et laisse intacte l'urne vide.

CLVII

Regarde autour de toi. Tu ne verras qu'afflictions, angoisses et désespoirs. Tes meilleurs amis sont morts. La tristesse est ta seule compagne. Mais, relève la tête ! Ouvre tes mains ! Saisis ce que tu désires et ce que tu peux atteindre. Le passé est un cadavre que tu dois enterrer.

CLVIII

Je regarde ce cavalier qui s'éloigne dans la brume du soir. Traversera-t-il des forêts ou des plaines incultes ? Où va-t-il ? Je ne sais. Demain, serai-je étendu sur la terre ou sous la terre ? Je ne sais.

CLIX

« Allah est grand ! » Ce cri du moueddin ressemble à une immense plainte. Cinq fois par jour, est-ce la Terre qui gémit vers son créateur indifférent ?

CLX

Le Ramazan est fini. Corps épuisés, âmes fanées, la joie revient ! Les conteurs savent des histoires nouvelles. Les porteurs de vin, les marchands de rêves lancent leurs appels. Mais je n'entends pas celui qui me rendra la vie, celui de ma bien-aimée.

CLXI

Regarde ce ruisseau qui brille dans ce jardin. Comme moi, décide que tu vois le Kaouçar et que tu es dans le Paradis. Va chercher ton amie au visage de rose.

CLXII

Tu ne vois que les apparences des choses et des êtres. Tu te rends compte de ton ignorance, mais tu ne veux pas renoncer à aimer. Apprends qu'Allah nous a donné l'amour comme il a rendu certaines plantes vénéneuses.

CLXIII

Tu es malheureux ? Ne pense pas à ta douleur, et tu ne souffriras pas. Si ta peine est trop violente, songe à tous les hommes qui ont souffert inutilement depuis la création du monde. Choisis une femme aux seins de neige, et garde-toi de l'aimer. Qu'elle soit, aussi, incapable de t'aimer.

CLXIV

Pauvre homme, tu ne sauras jamais rien.. Tu n'élucideras jamais un seul des mystères qui nous entourent. Puisque les religions te promettent le Paradis, aie soin de t'en créer un sur cette terre, car l'autre n'existe peut-être pas.

CLXV

Lampes qui s'éteignent, espoirs qui s'allument.
Aurore. Lampes qui s'allument, espoirs qui s'éteignent.
Nuit.

CLXVI

Tous les royaumes pour une coupe de vin précieux !
Tous les livres et toute la science des hommes pour une
suave odeur de vin ! Tous les hymnes d'amour pour la
chanson du vin qui coule ! Toute la gloire de Féridoun
pour ce chatoisement sur cette urne !

CLXVII

J'ai reçu le coup que j'attendais. Ma bien-aimée m'a
abandonné. Quand je l'avais, il m'était facile de mépriser
l'amour et d'exalter tous les renoncements. Près de ta
bien-aimée, Khayyâm, comme tu étais seul ! Vois-tu, elle
est partie pour que tu puisses te réfugier en elle.

CLXVIII

Seigneur, tu as brisé ma joie ! Seigneur, tu as élevé une muraille entre mon cœur et son cœur ! Ma belle vengeance, tu l'as piétinée. Je vais mourir, mais tu chancelles, enivré !

CLXIX

Silence, ma douleur ! Laisse-moi chercher un remède. Il faut que je vive, car les morts n'ont plus de mémoire. Et je veux revoir sans cesse ma bien-aimée !

CLXX

Luths, parfums et coupes, lèvres, chevelures et longs yeux, jouets que le Temps détruit, jouets ! Austérité, solitude et labeur, méditation, prière et renoncement, cendres que le Temps écrase, cendres !

à propos

Cette mise en page
des RUBAÏYAT d'OMAR KHAYYÂM
traduits du persan par Franz TOUSSAINT
a été effectuée à partir de biblio.wiki
par votre serviteur DOMINIQUE PETITJEAN.

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un
amateur en vu d'un usage strictement personnel
et non marchand.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction
et vos encouragements

OMAR KHAYYÂM

RUBAÏYAT

Biographie et bibliographie d'Omar Khayyâm

Biographie et bibliographie Franz Toussaint

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII
XXIV
XXV
XXVI
XXVII
XXVIII
XXIX
XXX
XXXI
XXXII
XXXIII
XXXIV
XXXV
XXXVI
XXXVII
XXXVIII
XXXIX
XL
XLI
XLII
XLIII
XLIV
XLV
XLVI
XLVII
XLVIII
XLIX

L
LI
LII
LIII
LIV
LV
LVI
LVII
LVIII
LIX
LX
LXI
LXII
LXIII
LXIV
LXV
LXVI
LXVII
LXVIII
LXIX
LXX
LXXI
LXXII
LXXIII
LXXIV
LXXV
LXXVI

LXXVII
LXXVIII
LXXIX
LXXX
LXXXI
LXXXII
LXXXIII
LXXXIV
LXXXV
LXXXVI
LXXXVII
LXXXVIII
LXXXIX
XC
XCII
XCII
XCIII
XCIV
XCV
XCVI
XCVII
XCVIII
XCIX
C
CI
CII
CIII

CIV

CV

CVI

CVII

CVIII

CIX

CX

CXI

CXII

CXIII

CXIV

CXV

CXVI

CXVII

CXVIII

CXIX

CXX

CXXI

CXXII

CXXIII

CXXIV

CXXV

CXXVI

CXXVII

CXXVIII

CXXIX

CXXX

CXXXI
CXXXII
CXXXIII
CXXXIV
CXXXV
CXXXVI
CXXXVII
CXXXVIII
CXXXIX
CXL
CXLI
CXLII
CXLIII
CXLIV
CXLV
CXLVI
CXLVII
CXLVIII
CXLIX
CL
CLI
CLII
CLIII
CLIV
CLV
CLVI
CLVII

CLVIII

CLIX

CLX

CLXI

CLXII

CLXIII

CLXIV

CLXV

CLXVI

CLXVII

CLXVIII

CLXIX

CLXX

à propos